

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 32

Artikel: Pour nos soldats
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211442>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tsau dou, lè proutso pareint, lè vesin et lè z'au-tro dzein de la coumouna, tant qu'ao menistre que cliousai la pararda avoué lo régent. On s'arretâve trâi coup po montâ vè lo moti : ao bas, ao mâitet, ao coutset po fini, devant d'arrevâ ao cemetiro; ti lè coup, lè dzein trèzantlau tsapi : on du' hiaut et nâ avoué lo crêpe tot aleinto. Aprî cein, on allâve bâire on verro. Vo dio que l'êtâi dâi z'einterrâ que l'avant de l'eintrain et qu'on avâi dao pllièzi de lâi allâ. Assebin lè pareint l'êtant fiè quemet on pu² de moti quand lè dzein pouâvant dere :

— On lau, l'a z'ao z'u on rido bi einterrâ.

Mâ pè Couracrau, quemet pertot, l'è vègnâi cein qu'on appelle lo *progrès* et on iadzo, ao Conset communat, on conseiller, lo gros pècllio de Tiudu, l'a demandâ d'aboli lè brancard et de menâ lè mort dein on corbeillard.

Vo z'arâi-faliu oûre lè bramâie que lâi a zu ao Conset, quand lè dzein l'ant cein oû. Menâ lè mort! Jamé de la via! On dusse fîre portâ pè dâi dzein et na pa menâ pè dâi bête! On porrâ pas s'arretâ trâi coup! Lè tsevu allâvant trau rido et on dera qu'on è pressâ d'allâ reduire sè mort! D'ailleu cein ne s'êtâi jamé vu pè Couracrau! Et pu çosse et pu cein : que Tiudu, que n'êtâi dau conset que du lè derrâire vôte et que n'êtâi pas pî bordzâi de la coumouna de Couracrau, ètâi bin n'hardi de fère 'na proposechon dinse! Que l'aulle coumandâ dein sa coumouna clli gros pècllio de Tiudu, avoué sè quatre cotson, sè dautrâi meinton, sè djotte que l'avant dâi regot de penna, son veintro quemet 'na fusta et sè cousse quemet dâi gros belion! Sè sant ti met à bramâ qu'on arâi djurâ qu'on lau demândâve de baissî lo prix dau laci. Assebin, faut pas fîre mau l'èbahia se lo gros Tiudu l'a min zu de voix que la sinna et qu'ein a oû son compto.

Quand l'eurant bôtsi clli commerce et qu'apri bèvessant on verro, lo petit merdâo de Sami fâ dinse à sè camerardo :

— Sède-vo porquie clli serpeint de Tiudu vouliève on corbeillard?

— Na.

— L'è que l'a pouâire que por li lè porteu ne pouaissant pas lo soléva et que faille fère dou voyâdzo!

MARC A LOUIS.

¹ Tube.

² Coq.

Pour nos soldats.

On nous demande l'insertion de l'appel que voici. Nous abrégeons :

Un an s'est écoulé depuis que le décret de mobilisation appelait nos soldats à la frontière. De même que la sécurité du pays dépend de la protection de l'armée, la force et la solidité de l'armée dépendent de l'appui du peuple tout entier.

Quel bienfait pour les soldats dont aucun parent ou ami ne s'occupe, de trouver à l'étape, tout comme les camarades, après les fatigues de la marche, un bon envoi de linge propre. Et pour tous, quel plaisir d'avoir un local bien aménagé où faire sa correspondance ou ses paquets ; où trouver boisson et nourriture à prix modique dans un « Foyer » ou une « Maison du Soldat », et d'y trouver aussi de la lecture instructive ou récréative.

Plusieurs sociétés dévouées au bien public travaillent, depuis des mois, d'accord avec l'autorité militaire, pour le plus grand bien de la troupe.

La Lessive de guerre (Berne et Lausanne) lave et répare le linge de corps des soldats qui ne peuvent charger leur famille de ce soin. Dans la mesure du possible, on remplace, gratuitement, le linge usé.

Les Commissions militaires des Unions chrétiennes de Jeunes gens de la Suisse allemande et romande et des sociétés de la Croix-Blanche, créent des « Salles de correspondance et de lecture » pourvues de papier à lettres et de matériel d'emballage. La « Commission militaire romande » a fondé, en outre, des cafés de tempérance et gère les « Maisons du Soldat ».

L'Association « Soldatenwohl » a fondé et gère les « Foyers du Soldat » au nombre de 100, comportant un débit de boissons non-alcooliques et de nourriture.

La « Bibliothèque du Soldat », sous la direction de

L'Etat-major, s'est constituée grâce aux dons généreux d'éditeurs et de libraires suisses.

Toutes ces entreprises reposent sur le concours généreux de la population. Prière donc à tous les amis de ces œuvres de les aider dans leur travail patriotique, en assurant leurs ressources financières. Outre les dons en argent, la Bibliothèque reçoit les envois de livres.

LES BRAVES LANDWEHRIENS

AYANT passé en Landwehr le 30 avril 1915, Pierre Lecourcet fit son premier cours actif au printemps de cette année dans cette vénérable compagnie. Il s'aperçut aussitôt que la discipline militaire était bien différente de celle de l'élite. Ce n'était plus le drill, le fameux drill qui veut qu'on prenne la position, qu'on claque les talons et qu'on s'annonce à tout officier lorsqu'on est en corvée. Non, mais plutôt une discipline comme qui dirait à la bonne franquette, et presque à la papa.

Les officiers ne jouent plus à l'ogre, mais se déclarent au contraire les amis et les collaborateurs du soldat. En un mot, l'armée apparaît véritablement démocratique.

Pierre Lecourcet, dès les premiers jours, ne put faire autrement que de remarquer et d'admirer l'attitude simple et bon enfant du lieutenant. Certes, il n'avait pas l'air bien dégourdi et il ne semblait pas avoir inventé la poudre, cependant son commandement, entrecoupé de réflexions naïves, ne manquait pas de plaire à Lecourcet.

« Ça manque de charme! » avait-il coutume de dire, lorsqu'un soldat ou toute la section avait fait quelque erreur dans le maniement d'armes ou quelque autre exercice. Et lorsque nous nous étions rendus coupables d'un manquement plus grave, faisant allusion aux admonestations que nous risquions de nous attirer de la part de nos supérieurs, il nous disait :

— Vous allez vous faire dire des sottises!

Au bout de quelques jours, il fut surnommé : « Scandaleux! » car pour une bagatelle ou pour toute faute commise par un des soldats de sa section, il avait coutume de lancer cette apostrophe, dont l'exagération même annihilait complètement la portée! Non, vraiment, soit au point de vue stratégique, soit au point de vue pédagogique, le lieutenant n'était pas un aigle, et cependant il était « gobé » de sa section, et Lecourcet le préférait mille fois à ceux qu'il avait eu précédemment dans l'élite.

Lecourcet vit tout de suite qu'il pourrait faire bon ménage avec les landwehriens, officiers et soldats. Il trouvait enfin cet esprit d'entente et cette vraie camaraderie qui seule fait accepter joyeusement les fatigues et les devoirs du service militaire. La note comique, en Landwehr, ne manque pas non plus, mais elle n'est pas agressive, et l'on n'assiste jamais à des scènes pénibles comme c'est trop souvent le cas dans l'élite.

— Ça vient de l'âge! fit observer un jour à Lecourcet un soldat à qui il avait confié ses impressions.

— Alors, répondit Lecourcet, les Landwehriens sont comme le vin : ils deviennent meilleurs à mesure qu'ils vieillissent.

Et c'est par des propos de cet ordre qu'une solide amitié se nouait peu à peu entre Lecourcet — un intellectuel passablement brouillé avec le service militaire, mais réconcilié presque avec lui par les découvertes qu'il faisait maintenant — et de braves ouvriers ou paysans qui, hier encore, étaient pour lui des inconnus.

Un jour, Lecourcet eut l'occasion d'apprécier le réel tact pédagogique dont font preuve les officiers. C'était au bord d'une prairie. La compagnie s'était arrêtée et l'on allait procéder à la cérémonie du serment de fidélité au drapeau, cérémonie organisée à l'intention de trois ou quatre soldats qui n'avaient pu remplir précé-

demment cette formalité. L'allocution fut brève, sans pédanterie, simple, sortie du cœur, et Lecourcet en retint surtout cette parole qui lui fit une excellente impression : « Vous êtes des soldats-citoyens... »

— Oui, se dit Lecourcet, nous sommes des soldats-citoyens en Suisse, mais voilà, hélas! ce que quelques officiers parfois ne semblent pas disposés à comprendre.

Lecourcet eut tôt fait de dévisager les quelques cinquante soldats qui constituaient sa section, cependant il lui fallut plusieurs jours, et même plusieurs semaines pour arriver à les connaître tous.

Il fut tout heureux de retrouver là trois ou quatre camarades qui avaient été avec lui dans l'élite, et sa joie d'intellectuel fut grande lorsque, le jour de la mobilisation, il entendit un des soldats saluer la venue d'un caporal par ces mots si expressifs, bien qu'en l'occurrence visiblement exempts de toute méchanceté :

— Voilà ce grand bœuf de B...!

C'était une manière de témoigner son amitié, et Lecourcet put remarquer que jamais, pendant toute la période de service qu'il fit — soit environ un mois — il ne put discerner la moindre méchanceté dans les propos ou les actions des soldats.

L'un d'entre eux, le plus comique de tous, était sans contredit celui qu'on surnommait « la grande robe », un vieux de la vieille, laitier de son métier, et qu'on avait baptisé ainsi à cause de l'aspect drôlatique qu'il avait dans son immense capote, trop grande pour lui! Même dans les moments de grande fatigue, ou sous la pluie des lazzis qu'il savait inoffensifs, toujours « la grande robe » avait le sourire.

Une des scènes les plus désopilantes auxquelles il fut donné à Lecourcet d'assister, fut celle qui se passa à S..., petit village du Valais, où le bataillon était cantonné.

La section de Lecourcet était à la garde. Le commandant de la garde, un sergent, s'était absenté et avait nommé un remplaçant en la personne d'un caporal, un très brave garçon, très consciencieux, mais pas malin pour deux sous.

Sur le coup de midi (ce n'est généralement pas à ces heures que se font les alarmes) survient le commandant de la garnison des forts, colonel à fortes moustaches, pas du tout méchant, mais redouté tout de même des simples miliciens.

— Aux armes, la garde! crie la sentinelle.

Et c'est soudain un remue-ménage dans le corps-de-garde, un sauve-qui-peut comme rarement Lecourcet eut l'occasion d'en voir en pareille occasion. En un clin-d'œil, chacun fut sur son fusil et, deux minutes plus tard, toute la garde, baïonnette au canon, était alignée devant le local, prête à être présentée.

Le colonel examinait les hommes, se demandant, tout en caressant ses moustaches, comment le sous-officier allait s'acquitter de ses fonctions.

Le protocole voulait qu'on mit les soldats au garde-à-vous fixe et qu'on présentât le peloton en annonçant l'effectif.

Au lieu de cela, notre caporal se trouble, perd la tête, et répète sans cesse sous les regards flamboyants du colonel :

— Rectifiez la position! Enlevez les brins de paille!

Et nous voilà, rectifiant la position, et nous époussetant mutuellement, tandis que le colonel, pressé de mettre un terme à cette scène tragi-comique, rassurait péniblement le caporal encore tout effarouché et lui enseignait — tout en le gourmandant avec bonté — l'exacte façon de présenter la garde à un supérieur.

Longtemps, Lecourcet se rappela cette petite cérémonie, si amusante à ses yeux et qui lui révéla, à côté de l'incompétence manifeste d'un